

"CANICULE"

de
Gérard **BAGARDIE**
Closerie Tamamès II
"Ibardin"
32, avenue de Tamamès
64200 Biarritz

Tel. 06 65 15 50 61

Lerideau.rouge@orange.fr

***L'argument** : Une trentenaire qui suit une psychothérapie a loué pour les vacances d'été l'ancienne maison familiale dans les Landes et y a invité son frère et ses parents divorcés qui sont censés être restés en bons termes. Ils ne s'étaient pas retrouvés ensemble depuis longtemps. Etait-ce une bonne idée ? D'autant que l'atmosphère est à l'orage en cette canicule de l'été 1976. Entre la mère juive et d'origine bourgeoise et le père basque et d'origine paysanne, tous deux reniant leurs origines, la tension monte vite... Bientôt des secrets de famille vont éclater au grand jour ! Cette comédie grinçante, voir cruelle, dont le rythme va crescendo, se veut savoureuse et enlevée. Elle met en scène un sujet, la famille, qui touche d'une*

façon ou d'une autre chacun d'entre nous.

LES PERSONNAGES

CHANTAL, la fille : la trentaine tout juste, douce, serviable, mal dans sa peau, suit une psychanalyse depuis dix ans. Prof de latin grec. Habillée "baba cool" mais dans les limites sages de la mode de l'époque. Professeur de latin grec dans un lycée chic de Paris. Victime d'un secret de famille, vit à côté de sa véritable personnalité. En demande constante d'amour auprès d'une famille où elle n'a pas eu sa place.

XAVIER, le fils : 36 ans, bel homme, cynique, désabusé, dépressif sans le savoir. Vêtu avec élégance. Suffisamment intelligent pour pouvoir exercer son "métier" de gigolo dans le grand monde. Il a tendance à boire, sans doute culpabilisé du "tour" joué à sa soeur. Traîne une angoisse psychologique qu'il aime à croire métaphysique, due en réalité à la demi conscience d'avoir raté sa vie.

LE PERE, Raymond : officier supérieur de l'armée en retraite. 58 ans, psycho rigide. D'extraction modeste, économe, sans aucune fantaisie. Fils de paysan basque, il en fait un complexe. Habillé de façon on ne peut plus insipide. A une certaine crainte de sa femme qu'il affronte cependant, mais c'est toujours elle qui prend l'offensive. Quand elle n'est pas là, il se lance dans des discours interminables dans lesquels il refait "ses" guerres sur un ton cinglant de sergent s'adressant aux nouvelles recrues.

LA MERE, Solange : 56 ans, grande bourgeoise déchue, inculte mais d'un culot monstre, "m'as-tu vue", encore belle. Endettée mais vivant au-dessus de ses moyens. Habillée avec luxe mais aussi avec une certaine ringardise. Juive et s'en défendant. A un rapport presque incestueux avec son fils qui incarne son type d'homme : élégant, viveur, sachant parler aux femmes, fréquentant une certaine société. Elle méprise son mari et supporte à peine sa fille qui est tout son contraire.

Une vieille maison landaise qui pourrait être jolie mais mal entretenue. Meubles usés, sans goût et sans style: un canapé, deux fauteuils, une table basse de salon. A jardin, la porte d'entrée. A côté une fenêtre. Il faut descendre 2 ou 3 marches pour se retrouver dans le séjour, vaste. A cour, une porte donnant sur le couloir des chambres. A jardin, un bar et une porte donnant sur la cuisine. Il s'agit en fait d'un rideau composé de lanières en plastique multicolores. L'action se situe en Juillet 1976, en pleine canicule.

TABLEAU UN

SCÈNE UNE

Chantal, la trentaine, en tablier de ménagère, fichu sur la tête, s'active à faire le ménage. Elle passe la serpillière sur les marches de l'escalier de l'entrée puis elle attaque le sol du salon, s'agenouillant pour mieux enlever une tâche. Elle travaille avec ardeur et chante à tue-tête "la maladie d'amour" de Michel Sardou, tube de l'époque qui est en train de passer à la radio.

La porte d'entrée s'entrouvre et se coince. D'un léger coup d'épaule Xavier la débloque et entre. C'est un assez bel homme de trente-six ans, commençant peut-être à s'empâter. Il est habillé avec recherche et élégance et a l'air préoccupé. Il descend les marches, allume une cigarette, et contemple longuement, comme s'il voulait se donner un délai supplémentaire, le décor et sa sœur qui ne l'a pas entendu venir.

Enfin, il se dirige vers le bar sur lequel est posé le poste de radio et l'éteint. Dès la première réplique, on sentira que tout chez sa sœur horripile Xavier.

CHANTAL (*Lève la tête et l'aperçoit, heureuse*) : Xavier !

XAVIER : Salut, petite sœur.

CHANTAL : Que je suis contente de te voir ! Que je suis contente ! Déjà là ?

XAVIER : Comment déjà ? Tu m'as demandé d'être là en milieu de matinée, il va être midi.

CHANTAL : Oui, justement, je ne pensais pas que tu viendrais si tôt. Je veux dire, comme je sais que tu es toujours très en retard... Je n'espérais pas que tu viendrais pour le déjeuner. Tant mieux. Que je suis contente de te voir ! Attention, tu marches là où j'ai nettoyé.

XAVIER : Pardon.

CHANTAL : C'est rien, je vais repasser la serpillière.

XAVIER : Bonjour quand même.

CHANTAL : Bonjour. (*Ils se font la bise.*) Que je suis contente !

XAVIER : Ça fait combien de temps qu'on s'est pas vu ? Deux ans, trois ans, non ?

CHANTAL : Presque cinq. C'est fou, hein ?

(Xavier acquiesce et la regarde passer la serpillière avec acharnement)

XAVIER : Je croyais que tu étais prof de latin grec ou quelque chose... T'es devenue femme de ménage ?

CHANTAL : Non, mais là, je suis en vacances.

XAVIER : Ah Bon. (*Un temps.*) Tu n'as pas changé.

CHANTAL : (*Remettant, de sa main gantée de caoutchouc, une mèche de cheveux dans le fichu*) Merci. C'est gentil ce que tu dis. Excuse-moi, je termine et je suis à toi. Toi, je trouve que tu es de plus en plus élégant. Voilà, c'est presque fait. Tu ne veux pas faire le tour de la maison, le temps que je me change ?

XAVIER : Pourquoi faire ? Je la connais la maison.

CHANTAL : Pour te rappeler le bon vieux temps.

XAVIER : J'ai pas le temps de me rappeler le bon vieux temps, ma pauvre.

CHANTAL : (*Disparaissant en cuisine*) Tu travailles ?

XAVIER : Non, pourquoi ?

CHANTAL (*De la cuisine*) : Tu devrais, non ?

XAVIER : C'est pas à mon âge que je vais commencer. Pour un employeur, je ne ferais pas sérieux.

CHANTAL (*Réapparaissant*) : Voilà, je suis à toi. Je t'offre un verre ?

XAVIER : Juste avant l'apéritif ? Tu crois que c'est raisonnable ?

CHANTAL : Comment ça “ juste avant l’apéritif ” ?

XAVIER : Non, je plaisante.

CHANTAL : Ah Bon. Alors je te sers un verre ?

XAVIER : Ben oui, et un sérieux.

CHANTAL : Porto, Martini, Whisky ?

XAVIER : Whisky, Whisky!

CHANTAL : *(Derrière le bar)* Oh ! Je m’aperçois qu’en faisant les courses, j’ai oublié d’acheter des noix de cajou. Je sais que tu aimes ça les noix de cajou.

XAVIER : Tant que tu as du Whisky.

CHANTAL : J’ai des cacahouètes, des pistaches, des amandes, des trucs au goût de fromage, de bacon, de crevette, de fromage ET de bacon, des mini pizzas, des mini quiches, des saucisses de cocktail, un assortiment de fruits secs, des olives noires, des olives vertes avec ou sans anchois, des chips, sinon je peux faire des tapas si tu veux ?

XAVIER : C’est bientôt la guerre ou quoi ?

CHANTAL : Pourquoi ?

XAVIER : Tu stockes, tu stockes.

CHANTAL : T’es bête. Je t’ouvre les pistaches, c’est un peu comme les noix de cajou, non ?

XAVIER : Un whisky, donne-moi un simple whisky, nom de Dieu !

CHANTAL : T’as soif ? Tu veux un verre d’eau ?

XAVIER : Chantal, pourquoi tu me tortures ? Tu me fais miroiter un whisky comme l’oasis salvatrice au bédouin perdu dans le désert, et au moment où j’imagine que j’y trempe enfin mes lèvres, je découvre que c’est un mirage !

CHANTAL : Bon, bon. Un whisky alors ?

XAVIER : *(Retombant dans son fauteuil)* Oui.

CHANTAL : Avec ou sans glace ?

XAVIER : Chantal, si tu ne m’apportes pas immédiatement ce verre de whisky auquel j’ai droit d’après les termes de la Convention de Genève, je te jure que je suis capable de me lever et de me servir moi-même !

CHANTAL : *(Le lui apportant)* Voilà, voilà. *(Au moment où il allait s’en saisir, elle le reprend)* Tu veux un peu d’eau avec ?

XAVIER : Chantal, tu sais que t’arrives parfaitement à te faire haïr à force de prévenances ?

CHANTAL : Je ne veux que te faire plaisir.

XAVIER : Et moi je ne veux qu’un whisky. On devrait parvenir à s’entendre, non?

CHANTAL (*Chantal lui donnant le verre*) : On s'est toujours bien entendu tous les deux.

XAVIER : Non, du tout.

CHANTAL : Ben si, quand même. Moi je me suis toujours bien entendue avec toi.

XAVIER : Voilà, toi, oui. Mais toi, tu t'es toujours bien entendue avec tout le monde, alors.

CHANTAL : Non, c'est pas vrai, il y a des gens avec qui je ne me suis pas entendue du tout.

XAVIER : Qui ?

(Un temps)

CHANTAL (*Songeuse*) : A vrai dire, la personne avec qui je me suis le moins entendue jusqu'à présent, je dois dire que c'est moi-même.

XAVIER : On a ça en commun. Je compatis avec toi. (*Un temps. Elle rêve.*) Tu ne bois rien ?

CHANTAL : Ah oui, c'est vrai. Un jus de tomate.

XAVIER : Beurk ! Un jus de tomate, à l'apéro. T'aimes ça ?

CHANTAL : Non mais c'est pour t'accompagner.

XAVIER : Ça me soulève le cœur.

CHANTAL : Et puis c'est bon pour la ligne.

XAVIER : Quelle ligne ?

CHANTAL : La mienne, pardi !

(Ils boivent en silence)

XAVIER : T'as l'air de te régaler, c'est répugnant.

CHANTAL : Oh non, je ne me régale pas.

XAVIER : Alors pourquoi t'as cet air extatique de vierge consacrée ?

CHANTAL : Ben... J'imagine que ça fait du bien à mon corps alors je me réjouis pour lui.

XAVIER : Mais t'aimes pas ça.

CHANTAL : Quoi ?

XAVIER : Le jus de tomate, t'aimes pas ça ?

CHANTAL : Non, pas vraiment. Mais ça fait plaisir à mon corps.

XAVIER : Au lieu de faire plaisir à ton corps, si tu te faisais plaisir à toi un peu ?

CHANTAL : Mais ça me fait plaisir de faire plaisir.

XAVIER : Chère bonne sœur. (*Lui tendant son verre.*) Sers-m'en un autre, s'il te plaît. Maintenant que tu m'as offert un verre, je vais prendre l'apéritif.

CHANTAL : Tu le veux encore sec ou à l'eau cette fois ?

XAVIER : Tu ne vas pas recommencer ?

(Pendant qu'elle le sert, il se lève et fait quelques pas dans la pièce en regardant autour de lui.)

CHANTAL : J'ai pas entendu ta voiture quand t'es arrivé ?

XAVIER : Je l'ai laissée sur la place. J'avais envie de faire le chemin à pied, malgré la chaleur. Histoire d'arriver moins vite.

CHANTAL : Sur la place... Pas devant le fronton quand même ? Il y a une partie de pelote cet après-midi.

XAVIER : Ils jouent à la pelote basque les Landais ?

CHANTAL : Ils ont un fronton.

XAVIER : C'est pas une raison. Je suis bien inscrit comme demandeur d'emploi, moi.

CHANTAL : C'est pour les touristes, je sais pas. Faut croire qu'ils y jouent.

XAVIER : Je la sortirai après déjeuner.

(Un temps)

CHANTAL : Comment ça se fait que t'es inscrit comme demandeur d'emploi, si tu veux pas travailler ?

XAVIER : C'est la loi. Enfin, à cause de la loi. Pour les papiers, tout ça, c'est mieux.

CHANTAL : Mais en fait, de quoi tu vis ?

XAVIER : Officiellement ? D'allocations sociales, d'aides diverses.

CHANTAL : Tu ne touches pas d'aides sociales tout de même ?

XAVIER : Depuis quelques années oui.

CHANTAL : Mais c'est monstrueux ! Enfin, on ne touche pas d'aides sociales quand on est habillé comme toi.

XAVIER : Oh ! rassure-toi, c'est pas avec les allocs que je me sape comme ça. Rien que dans les pompes, il y a un SMIC. A chaque pied. Les allocs, c'est pour les cigarettes.

CHANTAL : Xavier, je ne trouve pas ça drôle ! C'est odieux ce que tu dis pour tous ces pauvres gens qui...

XAVIER : Reprends donc un jus de tomate, tu vas t'énerver.

CHANTAL : C'est de l'escroquerie, je ne vois pas d'autre mot !

XAVIER : *(Criant)* C'est un cadeau ! J'ai le droit de recevoir des cadeaux, non ? Et c'est pas parce que je ne travaille pas que je dois me balader fringué comme l'abbé Pierre, merde ! Et d'abord, qui te dit que je ne travaille pas ?

CHANTAL : Toi, à l'instant.

XAVIER : Et depuis quand tu me crois ? Tu ne sais pas depuis trente ans qu'on se connaît que je suis menteur comme un arracheur de dents ? Et puis, si je ne travaille pas, j'ai mes affaires à m'occuper.

CHANTAL : On ne dit pas "mes affaires à m'occuper".

XAVIER : Dis donc, la prof de français, c'est les vacances ! Alors débranche-toi, mets-toi en stand-by, laisse flotter les rubans ! C'est français ça ?

CHANTAL : Pas "stand-by".

XAVIER (*Explosant*) : Et merde ! Tu veux le savoir ? Après mon troisième divorce, j'ai fait une carrière de gigolo ! Gigolo, tu vois ce que c'est, soeur Marie de L'Incarnation ? Ces jeunes gens plutôt bien de leurs personnes qui prennent le thé à cinq heures dans les casinos avec les vieilles dames riches et qui les tronchent à six heures dans leurs chambres d'hôtel ? Elles les paient pour ça, très cher, le salaire d'une prof de latin pour le week-end ! T'en as entendu parler ? Tu sais que ça existe ? Sur mon C.V. il n'y a qu'un mot : PUTE ! Voilà ! C'est clair ? Et aujourd'hui, l'âge venant, je fais bosser les autres, plein d'autres, des jeunes. Avant, je faisais dans la grosse, maintenant je fais dans le gros ! (*Chantal, qui ne sait pas si elle doit y croire, hausse les épaules*) Cinq ans qu'on ne s'est pas vu et on s'engueule au bout de dix minutes ! T'as raison on s'est toujours bien entendu. Surtout ces cinq dernières années. (*Pour lui.*) Je voulais pas venir, je voulais pas venir.

(*Un temps*)

CHANTAL : Excuse-moi. C'est vrai, je ne devrais pas mais c'est plus fort que moi. C'est pas la peine de te mettre dans cet état. Ça me choque que tu puisses accepter de l'argent, comme ça, réservé aux plus démunis, c'est tout.

XAVIER : (*Se calmant un peu.*) C'est pas pour l'argent, je te dis que c'est pour les papiers. Et puis si je déclarais mes revenus, on me boufferait tout en impôts et en pensions alimentaires. J'ai eu trois femmes, moi, et quatre gosses !

CHANTAL : Cinq.

XAVIER : Cinq. Tu ne sais pas ce que c'est, toi. Toujours célibataire et heureuse de l'être.

CHANTAL : Pas heureuse.

XAVIER : Oui. Toujours célibataire et malheureuse de l'être, c'est pareil. Tu sais pas ce que c'est toi une vie de famille. Moi j'en ai eu trois vies de famille, on me doit bien un petit dédommagement. Trois femmes et cinq gosses, huit emmerdeurs.

CHANTAL : Tu ne les vois pas beaucoup tes gosses.

XAVIER : (*Apaisé*) Jamais. Au moins c'est clair. Je n'ai rien à voir avec eux.

CHANTAL : Moi je les vois de temps en temps. Je téléphone aussi.

XAVIER : Ah ? Eh bien donne-moi des nouvelles.

CHANTAL : Frédéric, l'aîné, travaille dis donc.

XAVIER : Tu vois, on n'a rien à voir ensemble. Quel âge il a ?

CHANTAL : *(Fière)* Il vient de faire dix-huit ans.

XAVIER : Il commence tôt, c'est une habitude qu'il risque de garder toute sa vie.

CHANTAL : Il est garde forestier.

XAVIER : Non ?

CHANTAL : Si. Il adore ça. Il dit que c'est reposant.

XAVIER : Tu parles : garder une forêt, ça doit pas te stresser outre mesure. Les arbres, ils risquent pas de se barrer quand t'as le dos tourné. Et il est payé pour ça?

CHANTAL : Bien sûr. Cent pour cent du SMIC.

XAVIER : *(Sifflant d'admiration)* La manne ! Et pour rien branler. Quand je pense que tu me reproches de toucher des allocs! Si tu savais le boulot que c'est pour remplir les papiers.

CHANTAL : Il est content. Pour l'instant il fait un genre d'apprentissage mais par la suite il aura presque le statut de fonctionnaire.

XAVIER : C'est toi qui lui as trouvé ça ?

CHANTAL : *(Faussement modeste)* Pas que moi.

Un court temps.

XAVIER : On pourrait aller le voir, il est où ?

CHANTAL : Dans les Vosges.

XAVIER : Ah bon ? On lui a pas trouvé d'arbres à garder plus près ? On est quand même ici dans les Landes, le plus grand massif forestier d'Europe, en cherchant bien on devrait pouvoir encore trouver quelques arbres que personne ne garde. Quelques arbres orphelins.

CHANTAL : C'est très compliqué, si tu veux je t'explique.

XAVIER : Non. Surtout pas.

(Un temps)

CHANTAL : Si tu veux je peux te donner ses coordonnées. Ça lui fera plaisir si tu vas le voir.

XAVIER : Sans toi, non. C'est toi qui le connais.

CHANTAL : Eh bien je peux essayer d'organiser ça pendant ces vacances si tu veux. Qu'est-ce que tu dis de...

XAVIER : Reprendre un verre ? Avec plaisir.

(Il va se servir au bar. Un temps)

CHANTAL : Tu ne crois pas que tu bois un peu trop ?

XAVIER : A quelle heure ils arrivent les vieux ?

CHANTAL : Demain.

XAVIER : Quoi demain ?

CHANTAL : Oui, ils n'arrivent que demain. Je voulais parler avec toi de certaines choses... Je voulais qu'on ait la soirée.

XAVIER : Eh bien, elle va être longue la soirée, il est midi et quart ! De quoi tu veux me parler au juste ?

CHANTAL : Oh, on a le temps.

XAVIER : Ah non, non ! Si en plus tu me fais le coup du suspens... je deviens fou, moi. Dis-moi au moins le sujet, il s'agit de quoi ?

CHANTAL : Oh de rien, d'eux.

XAVIER : Ah bon. Rien de sérieux alors.

(Un temps)

CHANTAL : Si tu veux j'ai là le numéro de Frédéric, si tu veux l'appeler ?

XAVIER : Qui ?

CHANTAL : Frédéric, ton fils.

XAVIER : Non, ça va. Tu m'as donné de ces nouvelles. Il vient de faire 18 ans, il sera fonctionnaire, il se repose dans les Vosges... Un véritable aventurier, ça me rassure. Et les filles comment elles vont ?

CHANTAL : Eh bien, Patricia marche très bien à l'école. Elle est entrée en fac d'histoire.

XAVIER : C'est bien. Enfin, je ne sais pas. Elle est contente ?

CHANTAL : Folle de joie !

XAVIER : A ce point ? On lui raconte l'histoire de quoi à sa fac ?

CHANTAL : Eh bien heu... L'histoire du monde.

XAVIER : Ah bon ? Eh bien, il faut qu'elle ait l'optimisme vraiment chevillé au corps pour que ça la remplisse de joie. J'aimerais la connaître.

CHANTAL : C'est une fille formidable, si tu la voyais !

XAVIER : Elle est bien roulée ?

CHANTAL *(Contrariée du ton qu'il prend pour parler de sa propre fille)* : Oui, enfin, mignonne quoi. Oh! que c'est bête, j'ai pas pensé à amener les photos !

XAVIER : Oh tu sais, les photos des gens qu'on connaît pas.

CHANTAL : Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as vécu avec elle jusqu'à ses 6 ans.

XAVIER : Oui mais elle en a 17 maintenant, non ? Alors j'espère pour elle qu'elle a changé un peu. Et les petites ? Comment elles s'appellent déjà ?

CHANTAL : Isabelle, Sandrine et Virginie. Ça va. Isabelle fait du patin à glace, Sandrine et Virginie de la danse. Elles sont adorables en tutu.

XAVIER : Et les trois salopes ?

CHANTAL : Quoi ?

XAVIER : Les trois salopes, mes 3 ex ?

CHANTAL : Oh dis, tu as des torts aussi.

XAVIER : Oh oui et des grands ! Celui de les avoir épousées, notamment. Bon allez, assez remué de mauvais souvenirs comme ça, allons déjeuner.

CHANTAL : J'ai tout préparé : j'ai une pintade au four, ça va bientôt être prêt.

XAVIER : Si ça t'ennuie pas, je préférerais déjeuner au petit restaurant sur la place.

CHANTAL : Pourquoi dépenser des sous quand on a tout ce qu'il faut à la maison ?

XAVIER : Au restaurant il y a du monde, peut-être même qu'il y aura foule un treize Juillet.

CHANTAL : Et alors ?

XAVIER : Avec un peu de chance, dans le brouhaha, je ne t'entendrai plus.

CHANTAL : J'ai pourtant des choses à te dire.

XAVIER : Justement, c'est ce qui me fait peur. Allez dépêche-toi.

CHANTAL : Laisse-moi me changer, pour aller au restaurant.

XAVIER : Te changer en quoi ? En princesse des mille et une nuits ? Faudrait t'assommer à coups de baguette magique, ma pauvre fille.

CHANTAL : *(Qui allait sortir)* Oh ma pintade ! Attends, je la sors du four et je suis à toi.

(Elle va à la cuisine. Xavier attend un peu puis, par désœuvrement, allume la radio. On entend Johnny Hallyday chanter "Que je t'aime, que je t'aime..." pendant une demi-minute.)

XAVIER *éteignant la radio brusquement* : On le saura!

CHANTAL : Ça y est, me voilà. Oh il faudrait quand même que je passe un petit ensemble un peu habillé, non ?

XAVIER : C'est pas la peine, il sera aussi moche que ce que tu portes.

CHANTAL : C'est pas vraiment moche, c'est pratique.

XAVIER : C'est ça, c'est pratiquement moche. *(Lui donnant une claque sur les fesses)* Allez en route, petite sœur. *(Elle rit, ils sortent)*

NOIR

SCÈNE DEUX

C'est le milieu de l'après-midi, il fait extrêmement chaud. On entend une voiture qui se gare devant la maison. Bruit de serrure. La porte d'entrée s'ouvre, difficilement.

CHANTAL : Ouf ! Quelle chaleur, il fait meilleur ici.

(Elle se met pieds nus)

XAVIER : Oui, il doit faire à peine 45 dedans.

CHANTAL : Tu veux un verre d'eau ?

XAVIER : Non, oui, merci.

(Elle va à la cuisine et en revient avec deux verres et une carafe d'eau pendant que Xavier s'affale sur le canapé)

CHANTAL : Je suis complètement pompette. T'aurais pas dû me faire boire. Je crois que je vais aller faire la sieste.

XAVIER : Je voulais voir si tu étais moins chiante avec un verre dans le nez.

CHANTAL : Et alors ?

XAVIER : Tu tiens très bien l'alcool.

CHANTAL *(Amère)* : Toujours aussi aimable, grand frère.

XAVIER : Tu sais bien que c'est ma façon de t'aimer.

CHANTAL : Alors je plains vraiment les gens qui te sont antipathiques.

XAVIER : Ceux-là en général m'adorent. Il faut dire que je déploie des trésors d'amabilité avec eux. Avec toi j'ai pas à me gêner, t'es un vrai Saint-Bernard. Tu m'es tout acquise.

CHANTAL : Méfie-toi quand même. Même les Saint-Bernard peuvent mordre. *(Un court temps.)* Dis-donc elle est super ta bagnole, c'est vraiment une voiture de vacances, on se croirait dans un film. C'est une voiture de course, non ?

XAVIER : Oh elle a un look, c'est tout. Mais elle n'est pas d'aujourd'hui.

CHANTAL : Moi, avec un engin pareil, je me sentirais capable de rentrer d'une traite à Aubervilliers.

XAVIER : Il faut vraiment que tu sois pompette, t'as même pas le permis. Depuis quinze ans que je t'apprends à conduire!

CHANTAL : Je pense jamais à le passer et puis tu sais une voiture en région parisienne...

(Un temps)

XAVIER : Encore merci pour le déjeuner mais t'aurais dû me laisser payer, c'est moi qui a invité.

CHANTAL : Qui "ai " invité. Ça me fait plaisir.

XAVIER : Et le pire c'est que c'est vrai.

(Un temps)

CHANTAL : Alors pour les parents ?

XAVIER : Quoi ?

CHANTAL : Eh bien comment tu les sens? Dans quel état d'esprit tu les imagines, à ton avis?

XAVIER : Bôf.

CHANTAL : Tu crois qu'ils s'aiment encore ?

XAVIER : *(D'abord sidéré puis ironique)* Ah, ça ! J'ai jamais vu deux personnes s'aimer autant.

CHANTAL : Ah !

XAVIER : Je veux dire chacune de leur côté. Mais c'est simple ma pauvre fille ce sont deux Narcisse, deux monstres d'égoïsme. Ils n'ont jamais aimé qu'eux-mêmes. S'ils s'aiment encore ? Mais ils ne se sont jamais aimés, jamais !

CHANTAL : Je ne suis pas d'accord.

XAVIER : Ils sont quand même séparés depuis dix ans, c'est un premier indice.

CHANTAL : Je ne suis pas d'accord. Les sentiments ce n'est pas si simple.

XAVIER : Mais si, c'est simple. Quand on est jeune on croit qu'on s'aime, l'âge mûr vous apprend qu'on s'est trompé, et il n'y a que la haine qui tient les vieillards debout.

CHANTAL : Arrête avec ton cynisme de pacotille. Tu n'es pas comme ça Xavier.

XAVIER : Et pourquoi je ne suis pas comme ça ?

CHANTAL : Parce que tu es mon frère.

(Xavier fait une moue devant la valeur de l'argument)

XAVIER : D'accord, je ne suis pas comme ça. Mais c'est parce que je suis encore dans la trentaine triomphante.

CHANTAL *(agacée)* : Je voudrais qu'on parle un peu sérieusement tous les deux.

XAVIER : Eh bien déjà que c'est pas rigolo de parler avec toi, s'il faut que ce soit sérieusement ! Je rigole, je rigole.

CHANTAL : Moi, je crois qu'il y a encore quelque chose entre eux. D'abord ils ont accepté mon invitation ici, tous les deux, pour quinze jours.

XAVIER : Ça, je dois dire que tu as fait fort. J'aurais pas parié une tune sur ce coup là. Quinze

jours ? (*Il siffle d'admiration*)

CHANTAL : Tu vois ? Et depuis dix ans ni l'un ni l'autre ne se sont remariés.

XAVIER : Ah ça, ils sont vieux mais pas cons.

CHANTAL : Non, moi, je crois qu'ils se sentent vieillir.

XAVIER : Ça, c'est sûr.

CHANTAL : Et ils sont seuls. (*Moue dubitative de Xavier*) C'est dur, c'est cruel, la solitude Xavier.

XAVIER : Et tu en sais quelque chose.

CHANTAL : Moi ? Je travaille, c'est pas pareil.

XAVIER : Ah.

CHANTAL : Et j'ai un métier, que j'aime. Et je suis jeune.

XAVIER : Tout baigne.

CHANTAL : Non, le problème c'est eux. Xavier, écoute-moi. Je suis persuadée, tu m'entends? Intimement convaincue qu'ils souffrent chacun de leur côté de finir leurs jours séparés. Ils ont été l'un pour l'autre le grand amour de leur vie. (*Réaction de Xavier*) Disons le seul.

XAVIER : C'est mieux.

CHANTAL : La vieillesse venant à quoi ils peuvent se raccrocher ?

XAVIER : A leurs cannes ?

CHANTAL : T'es incorrigible !

XAVIER : Non mais qu'est-ce que tu veux, finalement tu vas arriver à me faire rire, tu les dépeins comme des vieillards grabataires...

CHANTAL : Ce n'est pas la question.

XAVIER : Ils pètent de santé ! Crois-moi, ils se soignent. Le père fait de la muscu et la mère des liftings. Tous les cinq ans elle rajeunit de dix, elle va mourir d'une poussée d'acné.

CHANTAL : Xavier !

XAVIER : D'accord, d'accord, parlons sérieusement de nos chers futurs disparus, je te l'ai promis en échange du déjeuner.

CHANTAL : C'est pas vrai.

XAVIER : Non, c'est pas vrai.

CHANTAL : Alors pourquoi tu mens ?

XAVIER : Mais je ne mens pas, on est tous seuls dans cette pièce, à qui tu veux que je mente? C'est de l'humour. De l'humour : H.U.M.O.U.R.E. Il y a des moments où tu es surréaliste, Françoise.

CHANTAL : Chantal! Françoise c'est ta femme. Ta deuxième ex. Et ton humour, avec un E, n'est pas toujours du meilleur goût. Tu ne peux pas avoir cinq minutes de conversation sérieuse ? Qu'as-tu besoin de tourner toujours tout en dérision ?

XAVIER : Ça m'aide à rendre la vie supportable. Ça, se taper la cloche, baiser régulièrement, et un musée de temps en temps. Je rigole, je rigole. J'ai horreur des musées.

CHANTAL : Xavier tu me fatigues.

XAVIER : Justement, tu ne devais pas aller faire une petite sieste ?

CHANTAL : Je voudrais qu'on soit d'accord tous les deux avant que les parents n'arrivent.

XAVIER : D'accord ? D'accord sur quoi ?

CHANTAL : C'est vrai il faut que je te mette au courant. J'ai un projet.

XAVIER : Aïe.

CHANTAL : *(Se levant)* Voilà. D'abord, encore une fois, je crois qu'ils ne sont pas heureux. A l'approche de ce qu'il faut bien appeler la vieillesse, ils sont inquiets, mal dans leur peau. Bref, ils ont besoin l'un de l'autre.

XAVIER : Non.

CHANTAL : Si.

XAVIER : Non.

CHANTAL : Si.

XAVIER : Non.

CHANTAL : Si ! Mais aucun ne l'avouera. Ne fera le premier pas. Ils sont trop fiers, disons le mot : orgueilleux, pour ça. Il faut donc le faire à leur place.

XAVIER : Quoi ? Qu'est-ce que tu veux faire ? Une déclaration d'amour de maman à papa ? T'es sûr que tu fais une psychanalyse, toi ? Je croyais que la cure consistait à tuer symboliquement papa et maman, et toi, tu veux les remarier ?

CHANTAL : *(Sèche)* Ne parle pas de ce que tu ne connais pas, veux-tu ?

XAVIER : Oh! Pardon, la prochaine fois je lèverai le doigt.

CHANTAL : Non écoute. Voilà mon idée : je vais leur proposer d'acheter la maison pour qu'ils y habitent.

(Silence, Xavier lève un doigt. Réaction d'humeur de Chantal)

XAVIER : Cette maison ?

CHANTAL : *(Agacée)* Oui. La maison. Celle de notre enfance, de leur jeunesse, de leur amour.

XAVIER : La maison de leur amour ? Avec le jardin de leur amour, les meubles de leur amour, le garage de leur amour, la fosse septique de leur amour ?

(Chantal est debout, les bras croisés, et fusille du regard Xavier qui se passe la main sur la figure)

XAVIER : Il me tarde d'être à demain.

CHANTAL : Tu sais très bien que tous les deux parlent encore régulièrement de la maison, qui était la maison de leur rêve. Tous les deux ont la nostalgie de cette époque.

XAVIER : Ils ont la nostalgie de leur jeunesse, c'est tout. Comme beaucoup de gens. La mère dit que la plus belle époque de sa vie c'était pendant la guerre et elle est juive ! C'est parce qu'elle avait vingt ans à l'époque, voilà tout.

CHANTAL : Pendant dix ans, ils ont habité ici. C'est la maison qu'ils ont choisie ensemble, qu'ils avaient décorée à leur goût. Ces murs sont la matérialisation même de leur amour. Pense, Xavier, que c'est dans ces murs que j'ai été conçue!

XAVIER : Tu n'as pas l'intention aussi de leur offrir les draps de leur amour, avec les tâches de foutre de leur amour ?

CHANTAL : *(Ecarlate)* Xavier !

(Un temps)

XAVIER : Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

CHANTAL : Ton avis.

XAVIER : Sérieusement ? Tu es folle. Comment tu vas leur présenter ça ?

CHANTAL : C'est là où j'ai besoin de ton aide, et qu'on soit d'accord tous les deux. Ils ne voudront pas le faire pour eux, mais ils le feront peut-être pour nous.

XAVIER : Non.

CHANTAL : Si.

XAVIER : Non.

CHANTAL : Si.

XAVIER : Non.

CHANTAL : Si.

XAVIER : Non !

CHANTAL : Si ! Il suffit qu'on dise qu'on veut cette maison, la maison de notre enfance, pour nous et qu'à nous deux on ne peut pas réunir toute la somme. S'ils acceptent d'y vivre et de nous verser un loyer, on peut l'acheter. Il y a une opportunité actuellement qu'il faut saisir.

XAVIER : Elle est réellement à vendre ?

CHANTAL : Bien sûr. Je dois même donner une réponse au propriétaire à la fin des quinze jours.

XAVIER : Mais enfin tu vas leur demander de vivre à nouveau ensemble, alors qu'ils sont séparés depuis dix ans, rien que pour nous faire plaisir ?

CHANTAL : Oui. Parce qu'ils en crèvent d'envie et qu'il ne leur faut qu'un prétexte pour sauver la face. Je le leur offre.

XAVIER : Le prétexte ?

CHANTAL : Le prétexte. Et la maison. Enfin, la moitié. Toi, tu peux mettre combien ?

XAVIER : Hein ? Mais rien, rien du tout ! Je suis chômeur moi.

CHANTAL : Un faux.

XAVIER : Mais enfin ils sont peut-être attachés à l'endroit où ils vivent.

CHANTAL : Ils sont tous deux en appartement et ils s'en plaignent assez. Et tous deux en location, alors.

XAVIER : Mais c'est même pas la question. Ils ont peut-être même pas envie de se voir.

CHANTAL : C'est un genre qu'ils se donnent. A chaque fois que l'un de nous leur propose de se voir, ils se voient volontiers.

XAVIER : Pour se tirer dessus à boulets rouges.

CHANTAL : Mais ils se voient.

XAVIER : Pour nous faire plaisir.

CHANTAL : Ils ont besoin d'un prétexte.

XAVIER : Bon, peut-être, mais de là à vivre à longueur d'année l'un sur l'autre...

CHANTAL : La maison a un petit studio indépendant, non ? Ils pourraient en apparence vivre comme des voisins, pour sauver la face.

(Un temps)

XAVIER : Tu es diabolique.

CHANTAL : Merci.

(Un temps)

XAVIER : Tu y crois ? *(Acquiescement de Chantal)* Mais qu'est ce qu'on en a à foutre, nous ? C'est pas nos oignons.

CHANTAL : On peut faire quelque chose pour eux, non ? Ce sont nos parents.

XAVIER : Oui, oh ! Si peu.

CHANTAL : Et si tu ne veux pas, ou peux pas, mettre de l'argent, eh bien ne met rien. J'emprunterai un peu plus, voilà tout. Il suffit qu'on soit d'accord pour dire qu'on fait ça à deux. Je ne te demande que ton accord, et de m'appuyer.

XAVIER : C'est de la folie.

CHANTAL : Qu'est ce que tu risques ?

XAVIER : Le ridicule. Oui, oh je sais : de ce côté-là je ne crains plus rien.

CHANTAL : Alors ?

XAVIER : Tu m'épateras toujours.

CHANTAL : C'est d'accord ?

XAVIER : *(Avec une moue de scepticisme)* C'est d'accord.

CHANTAL : Promis ?

XAVIER : Il faut que je crache ?

CHANTAL : Bon. Quand on aura réglé ça avec eux, j'ai une surprise pour vous trois.

XAVIER : *(Plaintif)* Ah non ! Ah non.

NOIR

TABLEAU DEUX

SCENE UNE

Entre le père portant un sac de voyage, suivi de Xavier qui essaye de le lui prendre des mains.

LE PÈRE : Je le porte, je te dis, je le porte ! Qu'est ce que tu crois, il est en forme ton vieux père. Toi, par contre, je trouve que tu t'es un peu empâté. A ton âge, tu devrais faire de l'exercice.

(Il pose les sacs au milieu de la pièce qu'il parcourt du regard)

LE PÈRE : Dix-neuf ans que j'ai pas mis les pieds ici! C'est drôle à quel point les maisons ne vieillissent pas à la même vitesse que nous, rien n'a changé. Si ce n'est ce mobilier de location, c'est la même ambiance. Une riche idée qu'a eu ta sœur de la louer et de nous y inviter. *(Xavier ne répond pas)* Hein ?

XAVIER : Oui, oui.

LE PÈRE : Toute la famille enfin réunie sous le même toit. Mon rêve de toujours! Si ta mère... à propos, elle n'est pas encore là, Solange ?

XAVIER : Non, non.

LE PÈRE : Si ta mère n'avait pas était... ta mère. Enfin, bon, c'est comme ça. N'empêche, j'aurai bien aimé finir mes jours ici. C'est ce qu'on voulait à l'époque. Chantal n'est pas là ?

XAVIER : Non, elle est au marché. Pour le ravitaillement.

LE PÈRE : Eh oui, si les trains arrivaient à l'heure en France, les filles pourraient accueillir leur père à la gare.

XAVIER : Oh c'est pas pour le quart d'heure de retard. Elle m'avait demandé de toute façon d'aller te chercher tout seul.

LE PÈRE : T'as vu le chef de gare ? Il a commencé à prendre ça à la rigolade mais quand j'ai décliné mon nom, grade et matricule, et déclaré que j'en référerai à qui de droit, il a perdu son sourire.

XAVIER : Je doute que le chef de gare de ce bled soit en quoi que ce soit responsable du retard du train, c'est à cause des incendies de forêts.

LE PÈRE : Il avait le devoir de recevoir et consigner ma réclamation pour la transmettre par la voie hiérarchique, au lieu de ça il le prend à la rigolade.

XAVIER : Il était de bonne humeur.

LE PÈRE : On n'a pas à être de bonne humeur sur son lieu de travail ! On rigole pendant ses congés et les jours fériés, c'est fait pour ça. Tu crois que j'ai rigolé dans ma vie, moi ? Tu crois que c'est en étant de bonne humeur, peut-être, qu'on accède au grade de colonel ? Mais il ne perd rien pour attendre. Il n'a pas voulu consigner ma réclamation mais je vais écrire à ses supérieurs pour signaler son attitude indigne d'un fonctionnaire vis à vis de l'usager prioritaire que je suis.

XAVIER: Prioritaire ? En quoi es-tu prioritaire ?

LE PÈRE : En tant que militaire. A la retraite, mais militaire. Je suis prioritaire et paie quart de place. Deux privilèges durement gagnés sur le champ de bataille.

XAVIER : Tu veux boire quelque chose, papa ?

LE PÈRE : On va peut-être attendre Chantal, non ? A propos, tu ne sais pas dans quelle chambre elle m'a mis ? Je pourrais déposer mes affaires.

XAVIER : Non. J'imagine dans votre chambre. Enfin, celle qui était la vôtre à toi et à maman.

LE PÈRE (*Outré*) : On ne va pas me faire coucher avec ta mère, quand même ? Enfin, je veux dire dormir dans la même chambre ? Tu comprendras que dans ce cas, je ne peux pas rester.

(Il se lève)

XAVIER : Mais non, papa, calme-toi. Il y a suffisamment de chambres dans la maison pour que vous ayez chacun la vôtre.

LE PÈRE : Parce que je veux bien passer ces quinze jours ici avec vous pour vous faire plaisir à toi et à Chantal, mais il ne faut pas m'en demander trop.

XAVIER : T'en fais pas. Tu demanderas quelle est ta chambre à Chantal. Elle ne devrait pas tarder, elle m'a dit qu'elle s'arrangerait pour rentrer à la maison à peu près en même temps que nous.

LE PÈRE : Bon. Comment ça va toi ? Tes affaires ?

XAVIER : Ça va. C'est plus difficile qu'avant.

LE PÈRE : Ah? Qu'est-ce que tu fais déjà ? Je me souviens jamais.

XAVIER : Maintenant, je suis en quelque sorte... dans les relations publiques. Je mets les gens en contact les uns avec les autres, et je touche... je touche des commissions. Je suis un intermédiaire. Je me débrouille.

LE PÈRE : Je ne comprends rien à tous ces nouveaux métiers.

XAVIER : Oh c'est le plus vieux métier du monde. Enfin, je veux dire : ça a toujours existé.

LE PÈRE : Oui, mais c'est pas très sûr tout ça. Moi, j'avais rêvé pour toi d'une carrière d'officier administratif, comme moi. Pour toi, c'était l'idéal : tu avais raté tes études. Tu entrais dans l'armée comme homme du rang et tu grimpais les échelons. A ton âge, j'étais déjà officier, moi. T'aurais dû t'engager jeune, avec enthousiasme, dans l'armée au lieu de ça tu prends des risques.

XAVIER : J'aime la liberté.

LE PÈRE : La liberté ? Qu'est ce que ça veut dire la liberté ?

XAVIER : Je ne sais pas. Mais j'aime ça.

(Un temps)

LE PÈRE : Moi j'ai combattu pour la liberté, en 40-45.

XAVIER : Comment ça ? En 40, t'étais trop jeune pour être mobilisé et en 41 tu t'es engagé dans l'armée de Vichy.

LE PÈRE : C'était pour résister à l'occupant. Trop facile de déserteur et d'aller se planquer à Londres. Nous, on est restés, stoïques ! C'était une période exaltante: toute l'armée de la zone libre était prête à se soulever comme un seul homme, à tout instant, et à reprendre le combat. Nous n'attendions que l'ordre de nos chefs.

XAVIER : Mais cet ordre n'est jamais venu.

LE PÈRE : Si, mais trop tard. Tout était prévu pour le 11 Novembre 42, date hautement symbolique, mais les Allemands ont envahi la zone libre, la veille, le 10 Novembre. Ils ne respectaient rien, ces sauvages.

XAVIER : Pourquoi ne pas avoir déserté à ce moment-là, comme ton frère ?

LE PÈRE : Il était célibataire, lui, c'est facile d'être un héros quand on est célibataire. Moi, j'avais ta mèmère !

XAVIER : Mais de là à tirer sur des avions alliés...

LE PÈRE : J'étais dans la D.C.A. ! Le service militaire ne consiste pas seulement à astiquer ses bottes pour la revue, figure-toi, il fallait bien que je tire de temps en temps. Et même si on ne tirait qu'en l'air, il y avait quelque fois des avions qui passaient. Ce n'est quand même pas ma faute si ces avions étaient anglo-américains !

XAVIER : C'était quand même une drôle de façon de faire de la résistance, non ?

LE PÈRE : Ah c'est sûr que c'est plus confortable d'aller se planquer dans un maquis ! Pour jouer au boy-scout autour d'un feu de camp et se faire fusiller héroïquement par la Milice juste avant la libération, comme mon pauvre frère, quel con ! J'imagine la gueule de ta mère si je l'avais plantée là. Jalouse comme elle était, elle aurait été capable d'imaginer que j'inventais cette histoire de guerre mondiale rien que pour la quitter. Non, moi, je résistais sur place, dans l'ombre, au milieu des projecteurs de ma D.C.A. Avec les copains, on faisait du sabotage : on visait toujours à côté. Évidemment, de temps en temps, sans faire exprès, un maladroit touchait un avion. Qu'est-ce que tu veux, on fait pas la guerre mondiale sans casser des œufs ! Surtout qu'il n'y en avait pas beaucoup des œufs, à cette époque là. Je ne te dis pas ce qu'on a souffert au Mess pendant la guerre, parfois on mangeait... C'était à peine tiède ! Mais le pire, ça a été à l'infirmerie pendant ma blessure.

XAVIER : T'as été blessé ?

LE PÈRE : Tu ne savais pas ? Sérieusement, au pied. Un jour, sur la base, j'étais de corvée d'arrosage des fleurs, j'ai mis le pied sur une bouche d'égout qui a basculé et qui m'a coincé le pied. J'aurai pu me casser la cheville. Huit jours d'infirmerie. Ça aurait pu s'infecter, il n'y avait pas encore de pénicilline en ce temps là. J'aurai pu avoir peur. Mais c'est là qu'a joué à fond la vraie solidarité militaire qu'on ne trouve que sur le front : mon chef m'a donné deux semaines de maladie, et c'est avec ma permission, enfin... pendant ma permission, que les Alliés ont débarqué dans le midi, si bien que, quand je suis rentré à la base, nous avons libéré la moitié de la France! J'ai rejoint mon poste de D.C.A. mais comme maintenant il fallait tirer sur les avions allemands, et que des avions allemands, il n'y en avait plus beaucoup, j'ai eu tout le loisir de préparer mes concours et, avant la fin de la guerre, j'étais adjudant.

XAVIER : Belle carrière.

LE PÈRE : Il faut savoir ce qu'on veut dans la vie, mais avec un peu de courage on arrive à tout.

SCENE DEUX

Entre Chantal chargée de lourds paquets.

XAVIER : Ah! voilà la cantinière.

CHANTAL : Ouf ! J'y arrive. Bonjour papa.

LE PÈRE : Bonjour, ma fille.

(Ils s'embrassent. Xavier prend les paquets qu'il porte à la cuisine)

CHANTAL : Tu as fait bon voyage ?

LE PÈRE : Excellent. Un incident à l'arrivée mais que je réglerai par courrier.

CHANTAL : Ah bon ? Qu'est ce qui s'est passé ?

XAVIER : *(De la cuisine)* Papa veut traîner devant la justice militaire le chef de gare du coin.

CHANTAL : Qu'est ce qu'il t'a fait ?

LE PÈRE : Ton frère exagère. Le chef de gare n'a pas pris au sérieux son devoir de fonctionnaire. Je lui ferai obtenir un blâme, voilà tout.

XAVIER : *(Revenant)* Le train avait quelques minutes de retard et il a refusé de recevoir par écrit la plainte de papa.

LE PERE : Treize minutes ! Treize minutes et vingt-six secondes de retard. *(montrant sa montre)* J'ai enclenché mon chronomètre.

CHANTAL : Tu ne changeras jamais, papa. Détends-toi, tu es à la retraite et c'est les vacances!

LE PÈRE : C'est un principe et on ne transige pas avec les principes. Je me fais une trop haute idée du fonctionnaire pour ne pas être impitoyable envers lui. La fonction publique est la colonne vertébrale de la nation, qu'elle faiblisse et tout s'écroule.

CHANTAL : Xavier, tu veux bien prendre le dernier paquet resté dehors, je te prie ? Pendant ce temps, je vais vous servir à boire. Vous prendrez l'apéritif ?

XAVIER : *(Sortant)* Oui, oui.

LE PÈRE : Si en 36 on n'avait pas transigé sur les principes, on aurait envahi l'Allemagne ! Hitler avait réoccupé militairement la Rhénanie, on était en droit de le faire, c'était même un devoir!

CHANTAL : Whisky, papa ?

LE PÈRE : Heu... Non. Pastis, si tu as. D'autant plus qu'en 36, l'armée française était beaucoup plus forte que l'armée allemande. Comme dans du beurre, on serait entré en Allemagne, et on y serait resté. Alors qu'en 40, le rapport de force était inversé.

CHANTAL : *(Lui tendant un verre)* Tu te mets l'eau, j'ai toujours peur de le noyer.

LE PÈRE : *(Prenant le verre)* Merci. D'autant qu'il faudrait peut-être penser aux militaires en temps de guerre, c'est quand même eux qui la font! Et il est plus facile... je dirai même presque plus agréable de faire la guerre quand on a une supériorité militaire écrasante sur l'ennemi. Et là, c'est un professionnel qui te parle.

XAVIER : *(Qui revient de déposer le dernier paquet à la cuisine)* Alors, mon whisky, ça chauffe ?

CHANTAL : Je ne me rappelle pas si tu le veux avec ou sans glace ?

XAVIER : Donne, je m'en occupe.

LE PÈRE : Alors qu'après, ça a été beaucoup plus dur. Il est en effet évident que du point de vue simplement tactique, il est beaucoup plus difficile de gagner une guerre quand on a commencé par la perdre. Pour ne parler que du moral des troupes, par exemple, ce n'est pas l'idéal. Mais il n'y a pas que ça !

CHANTAL : Flûte, il y a plus de jus de tomate.

XAVIER : Tant mieux, t'as failli me faire vomir hier.

LE PÈRE : Il n'y a pas que ça !

CHANTAL : Y a les cacahuètes.

LE PÈRE : *(La bouche pleine de cacahuètes)* : Cinq ans de combats, il a fallu! Question stratégie, il a même fallu avoir recours au coup de main américain, comme en 1917. Un peu plus, même, qu'en 17. Faudrait quand même pas qu'on en prenne l'habitude. C'est ça qui nous encroûte, nous autres Français, l'habitude. Si on m'avait écouté... Mais évidemment à l'époque j'étais simple soldat. Il y avait bien De Gaulle qui disait certaines choses intéressantes... Bien que je ne sois pas d'accord avec tout. Attention ! *(Il boit)*.

CHANTAL : Je vais quand même prendre un jus de betterave, pour vous accompagner.

XAVIER : Mais tu n'aimes pas ça ? La betterave... Tu n'aimes pas ça ?

CHANTAL : Non, c'est pour vous accompagner.

LE PÈRE : De Gaulle, c'était l'épée, et Pétain, le bouclier. Moi, j'étais à la D.C.A. Je ne veux pas me vanter mais c'est moi qui ai fait le plus de dégâts.

XAVIER : Tu pourrais nous accompagner avec un verre d'eau.

CHANTAL : J'ai pas soif. Santé !

XAVIER : Santé!

LE PÈRE : Santé ! Parce que des guerres, moi, j'en ai fait ! Je peux même dire que je les ai toutes faites. A peine l'Allemagne écrasée, ils m'ont envoyé en Indochine. Là aussi, on a fait des conneries, j'étais pourtant déjà lieutenant.

CHANTAL : *(Lui tendant la bouteille)* Un peu plus papa ?

LE PÈRE : Non merci, ça ira comme ça. Là aussi, il a fallu le coup de main américain ! Après, on les a laissés seuls, finalement, ils n'avaient pas besoin de nous. Vingt ans ils sont restés embourbés dans la rizière, ces cons! Bon, après les Niaquoués, ils m'ont envoyé chez les Bougnoules.

XAVIER : *(Tendant son verre à Chantal)* Deuxième service !

LE PÈRE : Là, j'ai eu chaud aux plumes. A la fin, en 60-61, j'étais déjà officier supérieur, Châle et les autres généraux putschistes m'ont contacté pour le coup de force d'Alger. Heureusement, j'ai eu la présence d'esprit de me faire porter pâle pendant les événements, j'avais un copain médecin-chef, et ils m'ont foutu la paix. Ils étaient déjà arrêtés ou en fuite quand j'ai repris mon poste et mon avancement n'a pas été compromis. Ce qui fait que, malgré trois guerres dont une mondiale et toutes les trois perdues, j'ai réussi une magnifique carrière dans l'armée et j'ai fini colonel "plein". *(Posant son verre.)* A propos, ta mère n'est pas encore là ?

CHANTAL : Heu... Non. Elle m'a promis qu'elle serait à l'heure pour le déjeuner.

LE PÈRE : Ta mère et l'heure, ça fait deux, ou quand elle est à l'heure, c'est qu'elle s'est trompée de jour.

CHANTAL : On va l'attendre un peu. Tu ne veux pas un autre verre ?

LE PÈRE : Non, merci. Je veux rester en forme. Tous les matins, cinq kilomètres de course à pied et des haltères, qui dit mieux ? A propos, où est ma chambre ?

CHANTAL : Eh bien, je ne sais pas. De toute façon, il y a quatre chambres plus le petit appartement... *(En riant)* C'est une grande maison grande, ce n'est pas la place qui manque!

LE PÈRE : Je serai chevaleresque : je vais laisser notre ancienne chambre à votre mère.

XAVIER : Elle n'en voudra peut-être pas.

LE PÈRE : Oh! C'est bien possible. Rien que pour me contrarier. C'est pourtant la plus belle, où c'était. Tiens, à propos, je vais faire le tour des chambres. Ça me rappellera le temps où j'étais sous-lieutenant, je faisais la revue des chambres avec des gants blancs et je passais la main au-dessus des armoires, les gars ne pensaient jamais à nettoyer là, je les coinçais toujours ! Tu m'accompagnes, Xavier ?

XAVIER: J'ai pas fini mon verre et j'ai déjà fait le tour du propriétaire.

LE PÈRE : Comme tu veux. Si l'ennemi arrive, je veux dire ta mèmère, sonne du cor, Chantal. Ou tu cries, je comprendrai.

XAVIER : Tu l'entendras bien arriver sans ça.

LE PÈRE : (*Soupirant*) : C'est vrai, à propos.

Il sort.

SCÈNE TROIS

Chantal et Xavier seuls.

CHANTAL : Sacré papa, il ne changera jamais.

XAVIER : Ben non, pourquoi voudrais-tu qu'il change ? T'en connais, toi, des gens qui changent ?

CHANTAL : Moi, je change.

XAVIER : Toi ? Tu ne changes pas, tu es instable, c'est pas pareil. Tu as toujours été instable. C'est même la seule chose qui ne change pas chez toi : ton instabilité.

CHANTAL : (*Mystérieuse*) Eh bien je vais changer : je vais me stabiliser.

XAVIER : Tu vas te marier ?

CHANTAL : Non, pourquoi ?

XAVIER : D'habitude chez toi te stabiliser ça veut dire te marier. Du moins ces dix dernières années c'était ça.

CHANTAL : Oui mais ça aussi ça va changé. Je te l'ai dit : j'ai une surprise pour vous trois.

XAVIER : J'ai trouvé : tu vas entrer au Carmel !

CHANTAL : Perdu.

XAVIER : Ce serait bien la première fois que tu m'intrigues.

Un temps

CHANTAL : Il me tarde de voir comment papa et maman vont cohabiter pendant ses vacances.

XAVIER : Je te l'ai dit : comme chien et chat.

CHANTAL : Il y a des maisons où les chiens et les chats s'adorent.

XAVIER : Oui, dans les dessins animés. (*Chantal hausse les épaules.*) Ma pauvre Blanche-Neige !

CHANTAL (*Très calme*) : Ta gueule, Pinocchio.

SCÈNE QUATRE

LE PÈRE (*revenant de sa visite des chambres*) : Je l'ai toujours dit, cette baraque est une merveille ! Ah si votre mère et son incompatibilité d'humeur ne nous avait pas conduit au divorce, on l'aurait encore cette maison, avec un terrain magnifique ! A l'époque on l'avait eu pour une bouchée de pain, aujourd'hui ça doit valoir une fortune.

CHANTAL : Oh pas tant que ça.

LE PÈRE : C'était mon rêve à moi d'avoir une maison, une famille. Mais pour réaliser ce genre de rêve il ne faudrait pas avoir de femme, en tous cas une femme comme votre mèèèère. J'aurai dû me marier dans mon milieu, à la campagne, avec une bonne basquaise : "eskualdun, fededun" : basque et croyante. Ma pauvre mère me l'a toujours dit : "Hiriko neskak, beti harroak!", les filles de la ville, toujours fières. Mais j'avais de l'ambition ! Miroir aux alouettes ! Les filles bien habillées, parfumées, qui jouent du piano et parlent pointu avec l'accent bordelais, pour moi petit paysan basque, c'étaient des extra-terrestres, c'était la lune ! J'ai voulu m'élever : je me suis engagé dans l'armée de l'air et j'ai épousé une extra-terrestre ! Plus dure à été la chute. Enfin, j'ai quand même réussi ma carrière : on m'appelle "le général" au village. Mais quand même, quelle souffrance pour un basque de ne pas pouvoir mourir dans sa maison. La maison pour nous c'est notre identité. Vous savez qu'au village on ne s'appelait pas par notre nom mais par celui de la maison ? Ah la la ! S'élever presque à la dignité de général et finir ses jours dans un appartement de location. La vie a de ces ironies ! Et tout ça à cause du mauvais caractère de votre mèèèère. A propos, à quelle heure on mange ?

CHANTAL : Ecoute, si maman tarde encore, on va passer à table. J'ai préparé un repas froid.

LE PÈRE : Sinon, il y a un bistrot sympa sur la place. Si on y allait pour fêter nos retrouvailles ?

CHANTAL : Et si maman arrive ? Et puis ma pintade ? Xavier m'a déjà fait le coup. Hier, on ne l'a pas mangé chaude, mangeons-la au moins froide aujourd'hui.

LE PÈRE : Ah bon. Si on m'a fait venir ici pour finir les restes. (*Chantal se renfrogne*) Je plaisante, je plaisante ! Je suis d'excellente humeur. De me retrouver dans cette maison avec mes enfants, moi, je me sens revivre.

CHANTAL : Ça fait plaisir d'entendre ça, papa.

LE PÈRE : C'est une belle idée que tu as eue là, ma fille.

XAVIER : (*au père*) Attends que la mèèèère soit là.

NOIR

SCÈNE CINQ

Chantal et Xavier, buvant le café.

CHANTAL : (*servant*) C'était très gentil de la part de papa de nous inviter au restaurant, mais ce soir il faudra quand même manger ma pintade.

XAVIER : C'est bien du père, ça, de nous inviter et de me laisser payer.

CHANTAL : C'est ce que tu as fait hier avec moi, non ?

XAVIER : Oui mais avec toi il n'y a rien à faire. Tandis qu'avec moi, s'il avait un tant soit peu

insisté... Il m'a remercié tout de suite, le salaud. Je suis chômeur, moi, pas retraité.

CHANTAL : Dis, Xavier, c'est pas vrai ce que tu m'as dit de tes activités ? Quand même ?

XAVIER : T'es une grande fille ? Tu peux entendre la vérité ? Que les deux vieux n'aient jamais rien compris, je veux bien, mais toi!

CHANTAL : Mais tu ne peux pas...

XAVIER : Non. Je ne peux pas.

CHANTAL : Mais avant, tu me disais que...

XAVIER : Qu'est ce que tu veux que je fasse ? Je n'ai pas fait d'études, moi, je ne suis pas un brillant intellectuel comme toi. Je suis pas un rat de bibliothèque, moi. Je suis un genre de rat d'hôtel. A chacun ses égouts. Mon seul bagage, c'est un baise en ville.

CHANTAL : Oh !

XAVIER : Et j'ai le droit de gagner de l'argent, tout comme un autre. Tout ce que j'avais c'est un physique et j'ai eu l'intelligence de m'en servir. C'est ce que n'ont jamais voulu comprendre mes femmes.

CHANTAL : Tu vivais à leurs crochets !

XAVIER : Et alors ? Qu'est-ce que c'est le mariage sinon deux crochets qui s'agrippent désespérément l'un à l'autre ? Et quand on aime, on ne compte pas.

CHANTAL : Vivre... de tes charmes naturels, c'est une chose mais... faire "travailler" d'autres personnes...

XAVIER : Qu'est-ce que tu veux ? J'approche de la quarantaine. Il faut penser à me reconverter, tout en restant dans la même branche, la seule que je connaisse. C'est moins fatigant.

CHANTAL : Tu as encore l'âge...

XAVIER : Stop. On en parle plus. Pas de morale. Chacun sa vie. Si tu abordes à nouveau le sujet, je pars, sur-le-champ. Ca me coûte déjà assez d'être venu, tu le sais.

CHANTAL : Bon. (*Un temps*) Tu as vu comme papa était heureux à l'idée de passer cette quinzaine ici, en famille ?

XAVIER : Oui, c'est vrai. C'est presque étonnant.

CHANTAL : Tu verras, je te dis qu'ils ne se feront pas prier pour accepter ma proposition, tous les deux.

XAVIER : Oh avec la mère ce ne sera peut-être pas la même chanson. Et puis, le père est peut-être content de passer quinze jours ici, mais de là à y vivre à l'année avec la mère...

CHANTAL : Arrête de les appeler le père et la mère, veux-tu ? C'est pas gentil.

XAVIER : Non, c'est pas gentil, mais c'est ce qui me vient quand je pense à eux. Ce ne sont pas des gens gentils.

CHANTAL : Tu dis bien papa et maman quand ils sont là.

XAVIER : Je me force, par lâcheté. Ça me simplifie la vie.

CHANTAL : Eh bien, force-toi aussi pour moi, s'il te plaît.

XAVIER : Non. Avec toi, je n'ai pas besoin de me forcer. Toi, tu es réellement gentille.

(Chantal hausse les épaules. Un temps)

XAVIER : *(songeur)* C'est marrant ça : toi, tu veux faire leur bonheur, et eux, ils ne t'aiment pas.

CHANTAL : Qu'est ce que tu racontes ? Bien sûr qu'ils m'aiment.

XAVIER : Mais non, tu le sais bien.

CHANTAL : Et toi aussi ils t'aiment.

XAVIER : Pas davantage. Tout le monde veut être aimé mais personne n'aime.

CHANTAL : *(la voix légèrement altérée)* Maman, en tous cas, t'aime. Tu as toujours été son préféré.

XAVIER : Voilà. Elle m'a pas aimé, elle m'a préféré. Uniquement parce que j'étais le garçon et toi une fille. Maman est misogyne.

CHANTAL : Tiens ? Tu viens de dire maman.

XAVIER : Ah oui, c'est curieux. Je me demande ce que ça veut dire ? Tu dois savoir ça, toi, gibier de psychanalyste ?

CHANTAL : Eh bien ça veut peut-être dire que tu te forces à dire le père et la mère, et non papa et maman.

XAVIER : Tu rêves. Tu as toujours pris tes rêves pour des réalités.

CHANTAL : Ça vaut peut-être mieux que de prendre la réalité pour un cauchemar. Est-ce que tu es heureux, Xavier ?

XAVIER : Ah ben, tu as de ces questions, toi !

CHANTAL : Ah, voilà! Alors en 1976, une femme peut parler de cul à un inconnu le plus naturellement du monde, mais demander à son frère s'il est heureux et le voilà choqué, quelle époque !

XAVIER : C'est vrai que c'est choquant. C'est intime.

CHANTAL : Et alors, on n'est pas intimes tous les deux ? *(Jouant)* Alors, heureux ?

XAVIER : Mais tu as bouffé du lion, toi. C'est vrai que tu as peut-être changé.

CHANTAL : C'est ma psychanalyse. Au bout de dix ans, je m'ouvre comme une fleur. Alors, frangin, tu réponds ou tu fuis encore ?

XAVIER : Tu veux une réponse ? A une question pareille ?

CHANTAL : Oui.

XAVIER : Mais ma pauvre fille, tu en es encore là à ton âge ? Mais le bonheur, c'est un rêve

d'adolescent !

CHANTAL : T'es heureux oui ou non ?

XAVIER : *(haussant le ton)* Non ! Bien sûr que non. Est-ce que la vie peut apporter le bonheur ? tout ce qu'elle apporte ce sont des compensations. Nous sommes jetés vivants dans le monde comme des gladiateurs dans l'arène, pour y mourir sous les yeux d'un dieu voyeur, a moins qu'il n'y ait personne sur les gradins. Tout ce qui reste à faire c'est... c'est...

CHANTAL : C'est quoi ?

XAVIER : Rien. Bouffer, baiser, aller voir un bon film. Je te l'ai déjà dit. Et même ça, avec le temps, ça lasse. *(Mi-sérieux, mi-bouffon)* La vie n'est qu'un éclair d'angoisse qui nous arrache à la nuit du néant.

CHANTAL : Quoi?

XAVIER : La vie n'est qu'un éclair d'angoisse qui nous arrache à la nuit du néant.

CHANTAL : *(riant)* Ben, mon vieux ! Tu dis que je suis triste comme un bonnet de nuit, mais toi tu es gai comme une cagoule de bourreau. Après papa et maman, il faudra que je m'occupe de toi.

XAVIER : Je te l'interdis formellement. T'es heureuse toi peut-être ?

CHANTAL : J'y travaille.

(Geste de Xavier signifiant " Oh ben, alors ". Bruit de voiture au dehors, arrivant assez vite et se garant. Bruit de portière et "Hou hou !" assourdis.)

CHANTAL : Voilà maman.

XAVIER : La mèmère.

SCÈNE SIX

La porte-fenêtre de l'entrée s'ouvre sur une femme encore belle, habillée avec ostentation et outrageusement maquillée. Elle prend la pose sur le seuil, comme une starlette des années cinquante, les bras en l'air, tout sourire.

LA MERE : C'est moi !

CHANTAL : *(se levant)* Maman !

(Elle passe devant elle en l'ignorant, les bras tendus vers son fils.)

LA MERE : *(Fondant sur lui.)* Xav, tu es là, mon fils ! Mais quelle classe ! Tu as presque autant de goût que moi. *(Elle l'embrasse)* Ah que je t'envie d'être un homme, d'avoir l'âge que tu as et de vivre à cette époque ! C'est formidable ! Bonjour, Chantal.

(Elle lui fait la bise.)

CHANTAL : Bonjour, maman.

LA MERE : *(à Chantal, alors qu'elle reprend le bras de Xavier, se collant à lui, le "pelotant"*

presque.) Tu veux bien aller chercher mes valises dans la voiture, Bibiche, pendant que je discute avec mon Xav' ?

XAVIER (*que ce contact gênait*) : Attends, je vais y aller moi-même, maman.

LA MERE (*le retenant par le bras*) : Mais non, ta sœur peut très bien y aller, ce n'est pas une cruche, qu'est ce que tu as l'air de dire ?

XAVIER : Moi ? Mais rien.

CHANTAL : J'y vais, j'y vais. Vous ne vous êtes pas vus depuis un moment, tous les deux.

LA MERE : Mon Xav', mon Xav ! Ah !

(La mère jette un rapide coup d'œil à la pièce pour laisser le temps à Chantal de sortir)

LA MERE : Je suis contente que tu sois déjà là, tu sais. J'avais peur de me retrouver tout un après midi toute seule avec Chantal et ton père. Il est là le bidasse ?

XAVIER : Il fait la sieste.

LA MERE : La retraite ne lui a pas fait perdre ses habitudes à ce que je vois, toujours sur le pied de guerre. Où ?

XAVIER : Quoi où ?

LA MERE : Il ne dort pas dans ma chambre, j'espère ?

XAVIER : Ah non. Il a pris la chambre d'amis en bas.

(Un temps. La mère jette à nouveau un regard circulaire à la pièce)

LA MERE (*Avec un grand sourire*) : Mon dieu que cette maison est... laide. On dirait un camping abandonné. Et ces meubles crades!

XAVIER : A l'époque, pourtant, tu la trouvais belle.

LA MERE : C'est l'époque aussi où j'étais mariée à ton père. Quelle idée saugrenue a eu ta sœur de nous inviter ici. Tu sais pourquoi elle a fait ça ?

XAVIER : Elle est sentimentale.

LA MERE : Qui ?

XAVIER : Chantal.

LA MERE : Une cruche! C'est ma fille et je l'aime mais c'est une cruche.

(Chantal ouvre tant bien que mal les battants de la porte-fenêtre à coup d'épaule, ahanant sous le poids de deux énormes valises et d'un sac qu'elle porte en bandoulière autour du cou.)

LA MERE : Ah! voilà Bibiche. Pose-les là, chérie. Xav' les montera tout à l'heure dans ma chambre. C'est lourd, hein ?

CHANTAL : (*Titubant, déséquilibrée*) Ouf ! Tes robes sont en béton ou quoi ?

LA MERE : T'es bête. Mais quinze jours, dis, je les fais pas avec un string. Oh ! tu as oublié mon

petit sac bleu et mon vanity.

XAVIER : J'y vais.

LA MERE : Mais non, laisse, c'est pas lourd. Vas-y Bibiche. C'est un travail de femme, les hommes ne trouvent jamais rien. (*Chantal sort à nouveau. A Xavier:*) Sur ce coup-là, j'aurai envoyé ton père à l'époque, il n'aurait même pas trouvé la voiture dans le jardin. Tu me sers un verre ?

XAVIER : (*Allant au bar*) Un whisky ?

LA MERE : A cette heure-ci ? Ah non ! Non, Vodka, plutôt.

XAVIER : (*Sortant la bouteille*) Ah! tu as de la chance : Chantal en a entendu parler.

LA MERE : Tu penses ! C'est moi qui lui ai dit d'en acheter au téléphone. Trois fois, j'ai dû lui épeler le nom de la marque. Elle croyait que c'était une marque d'eau minérale. Elle m'a fait honte ! Je téléphonais devant toute ma table de bridge, j'ai dû leur dire que je parlais à une nouvelle bonne portugaise à moitié sourde. Mais je ne sais pas s'ils m'ont cru, on n'appelle pas sa nouvelle bonne "Bibiche".

XAVIER : C'est nouveau, ça, que tu boives de la Vodka.

LA MERE : Quand il fait chaud, il faut boire de la vodka. C'est ce qu'il y a de mieux. Avec des glaçons, bien sûr. C'est une princesse russe, une copine, qui m'a appris ça.

XAVIER : Il fait chaud en Russie ?

LA MERE : L'été, oui. Ils avaient chaud, alors ils buvaient de la vodka. Il paraît que c'est un pays où il faisait très beau du temps du Tsar. Depuis qu'il y a les communistes, il pleut tout le temps, plus personne n'y va.

XAVIER : Et l'hiver, qu'est ce qu'ils buvaient ?

LA MERE : Ben... De la vodka. Mais sans glaçon, bien sûr.

(Chantal entre avec le vanity et un sac rayé bleu et blanc)

LA MERE : Mais non, pas celui-là ! J'ai dit le sac bleu, pas rayé bleu et blanc. (*Contrariée*) Ça ne fait rien, j'irai le chercher moi-même. Il est sous le siège passager, c'est pourtant pas difficile.

CHANTAL : Si tu en as besoin je peux retourner le chercher...

LA MERE : Non, laisse. On trinque à nos retrouvailles, Xav' et moi. Prends un verre. Et le guerrier ? Il faudrait le tirer des bras de Jupiter.

CHANTAL : De Morphée, maman.

LA MERE : Oui, enfin, du lit quoi.

XAVIER : Il aime pas trop ça qu'on le tire du lit, si je me souviens bien.

LA MERE : Je vais me gêner. C'est celle-là sa chambre ? (*Elle ouvre violemment la porte d'un coup de pied et crie*) Debout là-dedans ! La générale est arrivée !

VOIX OFF DU PÈRE : (*Après un court temps, se réveillant*) Oh, merde!

LA MERE : Faut trinquer à sa santé ! Allez, rassemblement et au pas de course !

(Elle revient au salon)

CHANTAL : Tu as vu, maman, que dans le couloir, il y a toujours le papier peint qu'on avait posé ?

LA MERE : Ah non. Depuis vingt ans ? Eh bien, ils sont plutôt cradingues, les nouveaux proprios.

CHANTAL : Ça m'a fait drôle quand je l'ai vu, je me suis retrouvée vingt ans en arrière. Pas toi, Xavier ?

(Xavier fait la moue. Le père apparaît, mal réveillé, en tricot de peau et se grattant la tête)

SCÈNE SEPT

LA MERE : Ah ! voilà le héros. *(A Xavier)* Un pastis pour ce brave.

LE PÈRE : *(Endormi)* Bonjour Solange.

LA MERE : Bonjour Raymond.

(Ils se font la bise)

XAVIER : *(servant son père)* Moi, ça me fait plutôt l'impression d'être vingt ans plus tard.

LA MERE : De quoi ?

XAVIER : Le papier peint du couloir, vingt ans après.

LA MERE : Ah!

CHANTAL : Et toi maman ?

LA MERE : Oh moi, tu sais, je ne vois pas le temps passer. Trop occupée.

LE PÈRE : Moi, je trouve formidable cette idée qu'a eu ma fille de louer l'ancienne maison familiale pour nous réunir pendant ces vacances.

LA MERE : Oh tout de suite les grands mots : la maison familiale. On l'a gardée quelques années.

LE PÈRE : N'empêche qu'on avait le projet d'en faire la maison familiale que toi et moi, Solange, nous avons l'intention d'habiter jusqu'à notre mort.

LA MERE : Ecoutez cette vieille momie, on dirait qu'il parle de sa pyramide. Bon, tout le monde à son verre ? A nous !

LE PÈRE : A la patrie !

CHANTAL : A la famille !

XAVIER : *(sans aucun enthousiasme)* Au travail !

LA MERE : Ne rappelez pas à votre père une époque qui le fâche. (*A Chantal*) Qu'est ce que tu bois, toi ?

XAVIER : Un abominable jus de tomate.

CHANTAL : Non, j'ai changé. C'est du jus de carotte.

LA MERE : Du jus de carotte ? Tu es rentrée dans une secte ?

LE PÈRE : C'est très bon pour la santé.

LA MERE : De quoi ? De rentrer dans une secte ? Quand on est gourou, oui.

CHANTAL : Pourquoi voudrais-tu que je rentre dans une secte ?

LA MERE : Oh ! Eh ! Faire une psychanalyse et boire du jus de carotte en sont les signes annonciateurs, c'est bien connu.

CHANTAL : Oui, et rompre les liens avec sa famille.

LA MERE : C'est vrai. Tu n'es donc pas encore complètement fanatisée. Santé !

(Ils boivent en silence. La mère regarde le père)

LA MERE : Quand je pense que tu es en face de moi, en tricot de peau, en train de boire un pastis, et que tu t'appelles Raymond... Il ne te manque que le béret basque, Ramountcho.

LE PÈRE : Pour faire la sieste, je l'enlève.

LA MERE : Mais à quoi je pensais quand j'avais 20 ans et que je t'ai épousé ?

LE PÈRE : Tu veux que je te le dise ?

LA MERE : Même pas foutu de devenir général ! De quoi j'ai l'air, moi ?

LE PERE : Tu veux que je te le dise ?

CHANTAL (*Voulant faire diversion*) : Il fait chaud sur la Côte d'Azur ?

LA MERE : Une horreur ! D'ailleurs de Juin à Septembre, je n'y suis jamais. Tous ces corps blancs qui grouillent sur les plages, on dirait des asticots. C'est à vomir.

CHANTAL : C'est sûr qu'il y a moins de monde ici et qu'il y fait meilleur. C'est extraordinaire comme dans ces vieilles maisons landaises, il fait frais en pleine canicule.

LA MERE : Ah mais ça, c'est parce que c'est moi qui l'ai choisie. C'était une maison exceptionnelle, tu sais.

CHANTAL : Elle l'est toujours, non ?

LA MERE : Moui, peut-être. Il lui faudrait un sacré coup de neuf. Ce que j'en ai vu pour l'instant est assez triste. Les propriétaires actuels la laissent s'abîmer, c'est évident.

LE PÈRE : C'est que ça coûte d'entretenir une maison pareille.

LA MERE : Ah voilà ton père et son cri du cœur. Pour lui ouvrir le porte-monnaie à celui-là, il

faudrait lui faire une césarienne.

LE PÈRE : Je fais tout simplement une réflexion de bon sens.

LA MERE : Quand on l'a achetée déjà, ça a été toute une histoire. Il voulait continuer à me faire vivre dans un casernement sur la base. Enfin, quand on est "commandante", on peut avoir un chez-soi, non ?

LE PÈRE : L'armée nous logeait très bien.

LA MERE : Oui, et surtout pas cher. C'est vrai qu'entre la paille humide des cachots militaires et la paille humide de ta ferme natale, tu n'as pas vu la différence.

LE PÈRE : Ma pauvre Solange, tu as toujours eu un penchant très net au snobisme!

CHANTAL : Papa, maman, vous n'allez pas commencer ?

LA MERE : T'en fais pas. Tu sais que j'aime les passes d'arme avec ton père.

LE PÈRE : *(grommelant)* C'est vrai que t'as toujours aimé ça, les passes, avec ou sans arme.

(La mère se redresse, n'osant croire ce qu'elle a entendu.)

XAVIER : Si tu veux nous faire part de tes surprises, Chantal, il faudrait peut-être te dépêcher.

LA MERE : Des surprises ? Quelles surprises ?

CHANTAL : Deux. Mais ce soir, après le dîner.

XAVIER : Je connais déjà la première. Elle n'est pas piquée des hannetons, il me tarde de connaître la seconde.

LE PÈRE : Ah bon ?

CHANTAL : Ce soir, je vous dis. On va d'abord tous ensemble visiter la maison en se racontant des souvenirs.

XAVIER : C'est ce qu'on faisait déjà, non ?

LA MERE : Oui et après, je vous emmène tous dîner dans un bon restau !

CHANTAL : *(d'un ton plaintif)* Tout est prêt, maman, j'ai fait des salades froides avec la pintade.

LA MERE : Ma chérie, tes salades frigides et ton jus de carotte aseptisé, pour ce soir, tu peux les oublier dans un coin du frigo.

CHANTAL : Mais elles vont être fichues demain ! Sans parler de la pintade...

LA MERE : Mais on s'en fiche : c'est des salades et du jus de carotte ! Et si tu tiens tant que ça à ta bécasse, tu en prendras au restau. Ce soir, on fête "mes" retrouvailles !

LE PÈRE : Sur la place du village ? On y a été à midi.

LA MERE : Mais non, pas ce boui-boui. Un trois toques dans le "Gau et Millau", à trente bornes, que j'ai fait découvrir à ma copine russe. C'est moi qui invite ! Allez, on se met en tenue de combat et on sort. En rang pour la marche de commandos. La générale en tête suivie du colon.

LE PÈRE : Mon colonel, s'il te plaît.

LA MERE : L'homme du rang derrière, suivi de la cantinière. En avant marche ! *(Elle chante)*
" Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin... "

LE PÈRE : Parle pour toi.

NOIR

TABLEAU TROISIEME ET DERNIER

SCENE UNIQUE

La pièce est plongée dans la pénombre, il est environ minuit. Brouhaha à l'extérieur, rires. La lampe, dehors, s'allume. Les quatre rentrent à la maison égayés par un bon repas arrosé. Les premières répliques sont dites des coulisses.

LE PÈRE : Je te porte, je te dis. Tu vas passer le seuil de notre porte dans mes bras que tu le veuilles ou non!

LA MERE : *(riant et se débattant)* Je te l'interdis, vieux fou ! Je n'ai aucune confiance. Tu vas me casser quelque chose. *(Le père la soulève)* Xavier, au secours !

CHANTAL : *(riant)* Attention papa, il y a des marches!

LE PÈRE : Aide-moi, Xavier, ta mère a grossi.

(Les deux hommes font irruption portant la mère qui crie)

LA MERE : Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Dans le canapé ! Dans le canapé ! *(Ils la jettent plus qu'ils ne la déposent dans le canapé)* Ouf ! Bande de fous. Une femme de ma classe, vous pourriez avoir un peu de respect. Je suis morte.

(Tout le monde rit.)

LE PÈRE : Quelle soirée, on a bien rigolé.

CHANTAL : Elle a pourtant failli tourner court quand maman a envoyé paître le jeune flic qui nous a arrêtés à l'aller.

XAVIER : Heureusement, le colon était là.

LE PERE : Tu as vu ça ? Je l'ai fait mettre au garde-à-vous à six pas, comme on doit le faire réglementairement pour saluer tout récipiendaire de la légion d'honneur.

LA MERE : Tu n'as pas la légion d'honneur.

LE PÈRE : Non. Mais il ne le savait pas et dans le doute...

LA MERE : J'aurai dû lui dire, tiens.

CHANTAL : *(riant toujours)* En tous cas, ça a mis de l'ambiance dans la voiture. Moi, j'étais morte de peur, parce qu'avec toi, maman, on aurait passé la nuit au poste, c'est sûr.

LA MERE : Qu'est ce que tu veux... Je ne supporte pas ces petits cons de flics.

XAVIER : Ce n'était pas triste non plus au restaurant.

LE PÈRE : Pourquoi faut-il que la clientèle de ces grands restaurants soit aussi coincée ?

LA MERE : Ils ne sont pas coincés, ils sont bien élevés. Mon pauvre Raymond, tu n'as jamais saisi la nuance. Cela dit, je les emmerde.

CHANTAL : En vieillissant, maman se donne des airs d'aristocrates excentriques.

LA MERE : Ça marche toujours. Quand t'as du culot, les gens s'imaginent que tu as de l'argent et avec de l'argent tu peux tout te permettre. C'est ma copine russe, Sonia Dorotchenko, qui m'a appris ça. Comme des serfs, il faut les traiter.

XAVIER : Ça a dû te coûter bonbon, cette soirée, maman ?

LA MERE : Rien du tout. C'est sur le compte de Sonia. Elle va peut-être acheter le restaurant.

XAVIER : Tout s'explique.

LE PÈRE : Et Chantal qui se met à me parler basque ! Enfin, il m'a fallu un petit moment pour comprendre que c'était du basque.

CHANTAL : Je voulais te faire la surprise. Je me suis prise de passion pour cette langue invraisemblable.

XAVIER : Le grec ancien et le latin ne te suffisent plus pour voyager ?

CHANTAL : T'es bête. Non, mais c'est vrai, c'est extraordinaire : c'est une langue beaucoup plus ancienne que le latin et elle a... une vingtaine de cas de déclinaison ! Tu te rends compte ?

XAVIER : Ah il y a de quoi s'amuser pendant les longues soirées d'hiver, en effet.

CHANTAL : Tu savais ça, papa ?

LE PÈRE : Non. C'est ce qu'on parlait à la maison, c'est tout. Et je ne connais pas le latin.

CHANTAL (*Passionnée.*) : Mais ça n'a rien à voir avec le latin ! C'est une langue pré indo-européenne, complètement isolée. A la rigueur, on lui trouve des traits de ressemblance avec le Bourouchasky d'Afghanistan, les dialectes du Caucase et des indiens d'Amérique du Nord, bien sûr le sino-tibétain, et le japonais, pour la grammaire.

LA MERE : Dis, Chantal, tu n'as pas l'intention de nous faire un cours... Comment tu dis déjà ? Linguistologie comparative ?

CHANTAL : Linguistique comparée. Tu te rends compte qu'en basque on peut dire "il pleut" en tutoyant ? Et qu'il y a un tutoiement masculin et un féminin ?

LA MERE : Est-ce bien utile ?

XAVIER : Ah c'est vrai qu'il pleut souvent au Pays basque.

LA MERE : Oh, que deux fois par an. Une fois neuf mois, une fois trois mois. Comme en Russie.

LE PÈRE : Ah ! Mais nous avons aussi un verbe pour dire "cesser de pleuvoir".

XAVIER : Celui-là vous ne devez l'utiliser qu'au conditionnel.

CHANTAL : Ils ont aussi des temps que nous ne connaissons pas. Le potentiel ou le suppositif par exemple, avec plusieurs formes selon que l'on suppose une chose simplement possible, éventuelle, ou probable.

LE PÈRE : Comment ça ?

CHANTAL : Eh bien, heu... Attends, je me souviens de... "balitz" ou "baledi" par exemple.

LE PÈRE : Ah oui, c'est pas pareil.

XAVIER : (*se levant*) Bon, si la conversation doit devenir aussi chiante, je propose qu'elle continue au moins autour d'un verre de liqueur.

LA MERE : Bravo ! De l'izarra pour faire des travaux pratiques.

XAVIER : Verte ou jaune ?

LA MERE ET LE PÈRE : Verte.

LA MERE : Avec un gros glaçon pour moi. Quelle chaleur !

CHANTAL : Pour moi aussi un gros glaçon, tout seul.

LA MERE ET XAVIER : Pour nous accompagner.

(Un temps. Xavier est occupé à servir)

CHANTAL : En basque pour dire "je bois" (*Xavier se prend la tête dans les mains et la mère lève les yeux au ciel*) il y a un nombre incroyable de façons différentes, selon qu'on boit une ou plusieurs choses, qu'on attribue l'action à quelqu'un, qu'on tutoie ou qu'on vouvoie, qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme...

XAVIER : (*arrétant de servir*) Mais enfin comment veux-tu dire "je bois" en tutoyant ? C'est toi qui as bu, ma pauvre Chantal.

LE PÈRE : Non, non, elle a raison. Pour dire "je bois", on dit "edaten dut" ou "edaten diat" ou "ditiat" ou "dinat" ou "ditinat" ou "ditut" ou "dixut" ou "dixit" ou...

LA MERE : Vous commencez à me donner mal à la tête tous les deux.

CHANTAL : Pourquoi tu ne nous as pas appris le basque, papa, à Xavier et à moi quand on était petits ?

LA MERE : Bô ! Pourquoi faire ?

CHANTAL : C'est toujours bien de savoir une langue étrangère, non ?

LA MERE : Une langue étrangère, oui, mais le basque !

XAVIER : Ce n'est pas une langue étrangère, ce n'est qu'une langue étrange.

LE PÈRE : C'est ta mère qui n'a pas voulu.

LA MERE : Bô ! Qu'est ce que tu racontes ? Tu n'en as jamais eu l'intention.

LE PÈRE : Parce que je sentais que ça ne te plaisait pas.

LA MERE : Ça va être ma faute, maintenant ! Mais mon pauvre ami, il n'y a que depuis que Chantal, qui a toujours été bizarre, s'intéresse à ton patois d'iroquois que t'y trouves toi-même quelque intérêt. Quand t'étais jeune, tu en avais honte.

LE PÈRE : Pas du tout.

LA MERE : T'en avais honte ! Je me souviens quand tu étais sous-off, un général, bel homme, très chic, cultivé, il me trouvait très intéressante, te demande comme ça : Alors, adjudant, il paraît que vous savez le basque ? T'es devenu écarlate. Tu as même balbutié des excuses, tu étais ridicule.

LE PÈRE : Je n'en ai aucun souvenir.

XAVIER : Je me souviens pendant les vacances, à Saint-Jean de Luz, les gosses se disaient entre eux : “ t'es con ou t'es basque ? ”

LA MERE : Dans le cas de ton père, il cumule.

CHANTAL : Ils étaient cruels entre eux, ces gosses.

LA MERE : Mais non, ils se connaissaient bien, c'est tout. Xavier, toi qui est intelligent, tu sais ce que c'est un demi basque ?

XAVIER : Non.

LA MERE : Quelqu'un qui sait ni lire. Ah ! Ah ! Ah !

(Tout le monde rit sauf le père.)

LE PERE : Et une demi juive, Xavier, tu sais ce que c'est ? C'est la moitié de ta mère.

XAVIER : C'est pas drôle, ça.

LA MERE : C'est de l'humour basque.

CHANTAL : Pourquoi on n'a pas fréquenté ta famille, papa, quand on était gosses, on aurait appris la langue pendant les vacances avec nos cousins ?

LA MERE : Surtout que vous en avez des cousins au Pays basque ! Avec les huit frères et sœurs de votre père qui ont fait chacun cinq ou six gosses...

LE PERE (*fier*) : l'Armée est une grande famille et ma famille une petite armée.

LA MERE : Tu parles, ils ont cru que les allocations familiales, c'était une prime à l'élevage.

LE PÈRE : Mes frères ont épousé des basquaises et elles aiment les enfants, elles!

LA MERE : La basquaise doit être productive, comme la poule pondeuse ou la vache laitière, autres animaux de la ferme, c'est tout.

CHANTAL : Mais pourquoi on allait pas les voir, papa ?

LE PÈRE : Ta mère, qui a toujours eu, je le répète, un très fort penchant au snobisme, était mal à l'aise au milieu de gens simples de la campagne.

LA MERE : Ils ne parlaient pas un mot de français, tu penses si c'était agréable pour moi.

LE PÈRE : Moi et mes frères et sœurs, oui.

LA MERE : Non. Ils comprenaient le français, mais entre vous, vous ne parliez que le basque.

LE PÈRE : Ah ben, entre nous, oui.

LA MERE : Oui, mais entre vous il y avait moi justement. Vous auriez pu faire un effort.

LE PÈRE : Toi aussi, tu aurais pu faire un effort, essayer de comprendre un peu, d'attraper des mots.

LA MERE : De votre langue préhistorique ? (*Aux enfants.*) Ils se gênaient pas pour parler de moi en face de moi, se disant que je ne comprenais rien.

LE PÈRE : Mais tu ne comprenais rien.

LA MERE : Ah ! Tu vois bien que vous parliez de moi !

LE PÈRE : Mais non ! Mais c'est toi qui dis... Tu nous as toujours soupçonnés de... je ne sais quoi.

LA MERE : Vous auriez pu parlé français. On était en France, merde !

LE PÈRE (*A Chantal*) : Maman n'a jamais parlé un mot de français. Petit, en rentrant de l'école, elle me demandait de lui réciter mes leçons. " C'est pour entendre la musique que ça fait ", elle disait. Ca l'intriguait beaucoup que des gens arrivent à se comprendre en faisant des sons pareils. Mais le père, lui, qui à défaut d'études allait au marché à Bayonne tous les six mois, il a fait un effort : le jour de notre mariage, il vous a dit bonjour en français.

LA MERE : Excuse-moi, j'ai cru qu'il se mouchait.

LE PÈRE : Il a même adressé une phrase entière à ta mère en français !

LA MERE : Parlons-en, ton père qui vient dire à maman (*essayant d'imiter l'accent basque.*) : " le bifteck a mangé le chat " ! (*Sans accent.*) Le bifteck a mangé le chat !

LE PÈRE : C'était traduit du basque. Il a fait un effort, lui.

LA MERE : Ah, si vous aviez vu la noce, avec les animaux qui se baladaient sur les tables ! Ça ne m'étonne pas que le "bifteck a mangé le chat ".

CHANTAL : On dit "le bifteck a mangé le chat ", parce qu'en basque le sujet d'un verbe transitif est marqué, c'est à cause de ce qu'on appelle l'ergatif.

LA MERE : Non, c'est à cause d'un manque d'hygiène élémentaire. Ils avaient un arbre qui avait poussé au milieu de la salle à manger, je vous jure : un arbre !

LE PÈRE : Et alors ? Un arbre, c'est pas sale.

LA MERE : Je vous dis : des Peaux-Rouges !

LE PÈRE (*Vexé, haussant le ton*) : Dis donc, t'étais bien contente de la manger la viande des Peaux-Rouges, parce qu'à Bayonne, sous l'occupation, vous dansiez plutôt devant le buffet ! Le marché noir, ça commençait à devenir cher et avec les goûts de luxe de madame...

LA MERE : Si j'avais eu vraiment des goûts de luxe, je ne t'aurais jamais épousé.

LE PÈRE : Effectivement. Ce n'est pas pour tes goûts de luxe que tu m'as épousé, c'est pour sauver ta peau.

LA MERE : De quoi ?

LE PÈRE : Oui madame ! Ta peau, dont certains à l'époque auraient pu se faire un lampadaire ! Parce que les youpins en 41, même friqués, ils avaient du mouron à se faire.

CHANTAL : Papa ! Enfin ! Tu as de ces mots.

LE PÈRE : Quoi ? Mouron ? Friqués ? Parce que youpins, c'était la terminologie de la propagande officielle de notre gouvernement.

XAVIER : Chantal, peut-être qu'il ne faudrait plus trop tarder à nous faire part de tes bonnes nouvelles ?

CHANTAL : Ce n'est pas le moment, Xavier.

LA MERE : Attendez. Vous voulez savoir pourquoi votre père ne vous a jamais emmenés dans sa famille au Pays basque ? C'est parce qu'il ne le pouvait pas.

CHANTAL : Comment ça ?

XAVIER : Qui veut un autre verre ?

LA MERE (*Ecartant Xavier du revers du bras*) : Attends, Xavier. Il ne le pouvait pas parce qu'il n'était plus reçu dans sa propre famille. Il a été banni.

LE PÈRE : Banni ?

LA MERE : Oui monsieur. Parce que figurez-vous qu'au Pays basque, il n'y a que l'aîné, fille ou garçon, qui hérite pour éviter que les propriétés, trop petites, ne disparaissent. Les autres vont vivre dans la maison de leur époux, partent aux Amériques, se font curé ou militaire. C'est comme ça ! Or votre père, lui, a exigé sa part peu de temps après notre mariage au décès de son père, et comme il avait la loi pour lui, il l'a obtenue. Mais il ne peut plus mettre un pied au village, voilà la vérité.

LE PÈRE : Soit. Mais ce que tu oublies de dire, c'est que j'ai fait ça à ta demande express. Oui madame ! J'avais beau t'expliquer que malgré la loi c'était pas possible, tu n'as rien voulu entendre. Il te fallait des sous. Madame ne se voyait pas vivre avec une solde d'homme du rang.

LA MERE : Dis donc, qui c'est qui les cherchait les sous ? Parce que tout ce que tu possédais à l'époque, tu pouvais le mettre dans la poche trouée de ton pantalon, si tu le perdais, ça ne pouvait pas te manquer, tandis que ma famille possédait la moitié de la rue Sainte-Catherine à Bordeaux, sans parler des actions dans la Compagnie Transatlantique, des magasins, des métairies, des vignes et de tout le reste. Monsieur espérait faire un riche mariage qui le sortirait de sa merde !

LE PÈRE : C'est plutôt notre mariage qui m'y a foutu dans la merde, parce qu'en t'épousant j'ai risqué ma peau !

LA MERE : Qu'est ce que tu racontes ?

XAVIER : Alors, l'idée de Chantal serait de...

LE PÈRE (*Ecartant à son tour Xavier du revers du bras*) : Attends, Xavier. Oui madame, j'ai risqué ma peau. Parce qu'en 41, c'était interdit d'épouser une juive!

LA MÈRE : (*calmée*) Je n'étais pas juive. Et d'abord tu pourrais dire israélite. J'ai horreur de ce mot, c'est vulgaire.

LE PÈRE : C'est peut-être vulgaire mais c'est la réalité.

LA MÈRE : Absolument pas. J'étais peut-être issue d'une famille où il y avait des juifs, j'ai peut-être été élevée dans le judaïsme, mais je n'ai jamais été juive.

CHANTAL : Comment ça, maman ?

LA MÈRE : (*souriante d'indulgence*) Mais tout simplement, ma chérie, parce que ma grand-mère maternelle ne l'était pas et qu'au yeux des rabbins si ta mère n'est pas juive, toi-même tu ne l'es pas. Donc, ma propre mère n'étant pas juive, comment veux-tu que je le sois ?

LE PÈRE : Aux yeux des rabbins peut-être, mais en 41 c'était pas les rabbins qui faisaient la loi en France, c'était la Gestapo et eux ils disaient que toute personne qui avait trois grands-parents juifs était juive. C'était ton cas.

LA MÈRE : (*superbe*) Tu me permettras tout de même de penser qu'en terme de judaïté les rabbins font plus autorité que les antisémites. Et mon grand-père était Grand Rabbín de Bordeaux. Je sais de quoi je parle.

LE PÈRE : Toujours est-il qu'on s'est marié au Pays basque, où on ne connaissait pas ta mère, avec la complaisance, pour ne pas dire la complicité, d'un curé de la famille. Votre mère, qui s'appelait quand même Rachel Sarah Esther Lévi, s'est baptisée, c'est le cas de le dire, Solange, Marie, Paulette Leuvi. Elle se faisait même appeler Dupont-Leuvi, elle trouvait que ça faisait vieille noblesse française.

LA MÈRE : C'est incroyable ! C'était quand même une drôle d'époque : on me contestait à moi, bordelaise depuis 1492, issue d'une famille qui ne comptait pas moins d'un député, un membre de l'institut, deux académiciens, trois légions d'honneur, le droit d'être française, (*Montrant le père*) quand cette tribu de papous qui ne s'exprimait que par grognements l'était sans difficultés. Tout ça parce que quelqu'un a dû donner un coup de coude par inadvertance au gars qui était en train de dessiner la frontière entre la France et l'Espagne et hop ! Il a laissé un petit tas de basques du mauvais côté : depuis, ils sont français !

LE PÈRE : C'était la loi.

LA MÈRE : Ah ça y est ! C'est la loi. Quand il a dit c'est la loi, il a tout dit celui-là. On dirait un rabbin.

(Le ton est redevenu plus calme)

EXTRAIT DE CANICULE DE GERARD BAGARDIE